

siez plus... Oui, il faut que vous consentiez à devenir ma femme...

—C'est-à-dire que je consente à me dépouiller pour vous !... c'est-à-dire que je consente à ruiner ma fille pour vous enrichir...

—Ne dites pas cela !...

—C'est vous qui le dites !...

—Non ! non ! La vérité, c'est que je suis aujourd'hui à bout de ressources et que vous seule... que ce mariage seul peut me sauver...

—J'espère que, cette fois, je joue franc jeu et que vous ne m'accuserez pas de vouloir vous mentir, de vouloir vous tromper par l'éta-lage de faux sentiments...

—Mais vouloir vous dépouiller !... Mais vouloir ruiner Suzanne, vous ne le croyez pas !... Tout ce que je désire et tout ce que je demande, c'est de faire avec vous un échange où chacun de nous trouvera sa part : vous et votre fille, le nom qui vous manque... moi, une seconde fortune, une nouvelle richesse que vous prendrez sur cet héritage qui vous est si miraculeusement tombé du ciel...

—Eh bien, ajouta-t-il après un court silence et en voyant qu'elle le regardait avec une fixité étrange, eh bien, à quoi pensez-vous ?

—A ce que je viens d'entendre ! répliqua-t-elle avec un accent de dégoût que rien ne pourrait rendre. A l'incroyable effronterie et à l'effrayant cynisme dont vous faites preuve !... A l'homme si vil et si répugnant que vous êtes !...

—Oh ! je ne me fâcherai pas ! fit-il avec un froid sourire qui rendit son visage livide plus repoussant encore. Nous n'en sommes plus là, n'est-ce pas ?... Toute la question est de savoir sur quoi je puis compter... Acceptez-vous ?... Refusez-vous ?... Si vous acceptez, rien ne me sera plus facile que de vous faire une existence à part, si ma présence est faite pour trop vous déplaire, et rien ne vous sera plus facile aussi que de prendre vos précautions pour sauvegarder vos intérêts et ceux de Suzanne...

—Eh bien, encore une fois, que décidez-vous ? que me répondez-vous ?...

—Je vous le dirai demain ! répondit-elle toute frémissante d'indignation.

—Demain ?

—Oui, demain !... ou plutôt dans quelques heures !...

—Où ?

—Chez ceux qui ont pour mission de défendre les honnêtes gens contre les malfaiteurs !... chez le procureur de la République... chez le juge d'instruction, misérable !...

Le marquis éclata de rire, mais il n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

—Ah ! la justice ! fit-il ironiquement. Essayez-en !...

—Oui, c'est vers elle que j'irai !... Oui, c'est à elle que je m'adresserai !... Et non seulement elle saura bien te faire parler, mais elle saura bien aussi te châtier, bandit !

—Demain, vous reviendrez vers moi ! ricana-t-il de nouveau. Demain, je vous verrai plus suppliante encore !...

Les yeux de la jeune femme flamboyèrent.

—Alors, malheur à toi ! cria-t-elle en se redressant si terrible qu'il en demeura tout saisi, malheur à toi !... Car si l'on me repousse... si l'on reste sourd à mes prières... si l'on ne veut pas me croire... je te le jure devant Dieu, je saurai bien me faire justice moi-même !

Et elle était déjà loin, que de Prades, devenu blême, croyait encore la voir se dresser devant lui avec son regard de feu et son geste menaçant.

Comment pleine de vertige et si chancelante qu'elle pouvait à peine se soutenir, Clotilde retrouva-t-elle le chemin de la villa du comte ?... Comment se retrouva-t-elle dans sa chambre et étendue sur son lit ! C'est ce qu'elle n'aurait jamais pu dire, jamais se rappeler !

Mais un souvenir qui lui aurait été impossible d'oublier, c'est celui de cette nuit-là... de cette nuit terrible et atroce !

Toutes les mères comprendront ce que cette mère dut souffrir... Toutes comprendront les angoisses qui la déchiraient, les épouvantes et les effrois qui la prenaient.

Qu'avait-on fait de sa fille ?... Où la pauvre enfant se désespérait-elle, elle aussi ?... agonisait-elle, elle aussi ? Oh ! comme elle devait appeler sa mère !... et cachée, séquestrée, ne pouvant rien comprendre à cette horrible aventure, comme elle devait souffrir !

Aussi livide, aussi défaite qu'elle l'était le jour où, chez François, elle avait pu croire qu'elle était arrivée trop tard et qu'elle n'avait plus d'enfant, la pauvre femme ne cessait de sangloter, les poings au front, se mordant parfois les lèvres jusqu'au sang, pour étouffer ses cris...

Parfois, aussi, son regard noyé de larmes se portait sur le lit de la petite Suzanne... sur le petit lit où, la veille encore, elle dormait si paisiblement de son sommeil d'ange... ou bien encore sur le petit oreiller qui gardait l'empreinte de sa tête, le parfum de ses cheveux.

Et alors, affolée, elle se jetait là, à corps perdu, jusqu'à ce que, brusquement, elle se redressât, encore plus livide, la main sur son cœur, sans souffle, prise d'une horrible terreur de mourir !...

Car sa vie, si fragile, n'était-elle pas constamment menacée ?... Car ne suffisait-il pas de la moindre émotion pour la foudroyer ?...

Elle essayait d'être calme, elle s'efforçait de contenir son indignation, mais elle avait beau faire, son cœur tressaillait parfois si brusquement et palpitait avec tant de violence, qu'elle étouffait, et qu'il lui aurait été impossible d'articuler un mot, de pousser un cri.

Pour avoir un peu d'air, elle avait doucement ouvert sa fenêtre. Le ciel était noir, orageux, presque sinistre. Et elle restait là, guettant avec impatience le premier rayon du jour... c'est-à-dire le moment où elle pourrait courir à Paris... courir vers ceux qui devaient lui faire rendre son enfant, quand elle se retourna, croyant avoir entendu quelqu'un frapper à la porte.

Elle ne s'était pas trompée : Maurice frappait, Maurice l'appelait :

—Madame Clotilde, c'est moi !

Elle courut lui ouvrir, puis le serra éperduement, follement dans ses bras.

—Maurice !... mon petit Maurice !...

Mais elle n'en put dire davantage.

A la vue de cet enfant qu'elle aimait comme elle aimait Suzanne... de cet enfant qui avait risqué sa vie pour sauver celle de sa fille, sa douleur venait de se réveiller encore plus aiguë, son désespoir encore plus immense, et de nouvelles larmes, de nouveaux sanglots l'étouffaient.

Et Maurice, qui avait les yeux tout rouges d'avoir pleuré aussi... Maurice, qui venait de s'apercevoir que Suzanne n'était pas là... Maurice était devenu affreusement pâle et n'avait pu s'empêcher de mêler ses sanglots à ceux de Clotilde qui, pour lui, n'était plus seulement une amie, mais une seconde mère.

Et longtemps, ils restèrent ainsi, étroitement enlacés dans les bras l'un de l'autre et pleurant silencieusement. Car lui, toujours plein de son étrange rêve, auquel il croyait plus que jamais, le voyait encore s'accomplir dans la mystérieuse disparition de Suzanne.

Oui, il n'en doutait pas, c'était bien le comte de Guérande qui, dans un but qu'il ne pouvait comprendre, avait enlevé de Fontenay-sous-Bois sa petite amie... Oui, c'était bien lui qui l'avait enfermée au château de Morgoff... c'était bien ce misérable qui la retenait, là-bas, prisonnière avec Yvonne...

Et, brusquement, il étreignit plus fortement, plus énergiquement encore Clotilde... Car ce rêve terrible ne lui avait-il pas aussi parlé d'elle !... Car si, cette fois encore, il ne le trompait pas, si cette fois encore il se réalisait, la pauvre femme dont il sentait la main trembler dans la sienne allait donc bientôt mourir !...

—Mon Dieu, grâce pour elle !... grâce pour elle ! s'écria malgré lui l'enfant.

—Mon petit Maurice !... mon petit Maurice ! fit tout bas Clotilde en croyant qu'il parlait de Suzanne, ne pleure pas !... Nous la retrouverons...

Et tandis que le fils d'Yvonne continuait de sanglotter sourdement, agenouillé devant elle, elle songeait aussi, et sa pensée allait vers le misérable qui venait de lui porter un coup si affreux...

Ce que cet homme était devenu !... Comme il était tombé bas !... Comme aisément il en était arrivé jusqu'au crime !...

Elle n'avait plus reconnu son visage, elle n'avait plus reconnu sa voix, il lui avait fait peur !...

Et avec quelle impudence, avec quel cynisme il avait tout avoué ! Avec quel sang-froid, qui la faisait bondir quand elle y pensait, il avait osé lui poser des conditions... reconnaître que c'était à sa fortune qu'il en voulait... déclarer nettement qu'il était un voleur !

Et cet homme, elle l'avait aimé ! Et cet homme était le père de Suzanne !... Elle en frissonnait d'horreur et de honte !

Mais, soudain, elle se leva d'un bond.

Le jour venait enfin de paraître !

—Rentre chez toi, mon petit Maurice, dit-elle en lui serrant encore la main. A tout à l'heure !

—Vous sortez ?

—Je vais chercher Suzanne !

—Suzanne ?

—Suzanne que je te ramènerai... Suzanne que l'on nous rendra !...

—Vous savez donc où elle est ?

—Oui !

—A Morgoff ! fit-il vivement.

—A Morgoff ?... Ah ! oui, ton rêve !... Oh ! non, elle n'est pas si loin !

—Où donc ?

—Je vais le savoir... Rentre... recouche-toi !... A bientôt, mon enfant !

—A bientôt ! répondit le petit Maurice de plus en plus étonné.

Et, l'enfant sorti, la porte refermée, Clotilde s'habilla à la hâte.

Ce n'était pas à une heure aussi matinale qu'elle trouverait les magistrats qui devaient recevoir sa plainte, mais elle était trop anxieuse pour s'en rendre compte.

Et, à son tour, elle allait quitter la chambre, lorsque, brusquement, elle s'arrêta.

Un étrange malaise venait de la prendre.

—Tiens ! qu'est-ce donc ? fit-elle en passant la main sur son front.